

naissance du prince Maximilien, une fête splendide qui devait durer trois jours ; nombre de prélats, de comtes et de nobles y furent invités ; un tournoi, où un riche prix attendait le vainqueur, devait avoir lieu chacun de ces trois jours ; et le soir les plus belles demoiselles de la ville devaient danser avec les chevaliers. Conrad ne manqua pas d'assister à ces fêtes et au bal ; il fut comme de coutume le danseur favori des dames. Quoiqu'en sa qualité de chevalier teutonique il ne dût pas parler d'amour, on l'aimait, car il était très bel homme et dansait à ravir.

Mathilde, après qu'elle eut pourvu à tout dans la cuisine, monta dans sa chambre, se débarbouilla, et fit disparaître la couche de suie qui couvrait son visage ; puis elle prit sa pomme de bois, et forma le désir de posséder un magnifique habillement. Elle ouvrit la pomme, il en sortit des flots d'étoffes de soie qui, se répandant sur ses genoux, finirent par offrir à ses yeux une robe de bal aussi riche qu'élégante, et qui allait à sa taille comme si la plus fameuse couturière lui eût pris mesure ; la pomme fournit en outre tous les objets indispensables pour compléter un costume de bal. A cet aspect, Mathilde sentit son cœur battre de plaisir, et tournant trois fois dans sa main la magique pomme, elle prononça ces mots : Fermez les yeux, tenez-vous tous coi.

A l'instant un profond sommeil se répandit sur les paupières de tous les domestiques de la maison, depuis la vigilante femme de charge jusqu'au flegmatique portier. Plus agile qu'un daim, Mathilde s'élança à travers la porte, invisible à tous les yeux, elle gagna le bout de la rue à pas précipités, et entra dans la salle du bal avec la légèreté d'une grèce. Tous les assistants furent frappés des charmes et de l'air noble de Mathilde ; les uns admiraient sa taille svelte, d'autres, le goût et l'élégance de sa mise, et chacun demandait à son voisin : Qui est-elle ?

Le chevalier teutonique ne fut pas le dernier à fixer des regards curieux sur la nouvelle venue ; il lui sembla qu'il n'avait jamais vu de visage plus gracieux, de taille mieux prise. Il s'approcha de Mathilde et s'offrit pour son danseur : elle lui abandonna sa main avec modestie et dansa à ravir ; son petit pied effleurait à peine le parquet ; chacun de ses mouvements avait autant de grâce que de noblesse ; tous les yeux étaient fixés sur elle. Conrad paya cette contredanse de sa liberté ; il s'enflamma d'un violent amour pour la belle danseuse, ne la quitta plus de la soirée, et lui tint tous les propos qu'inspire une passion naissante. Mathilde fut aussi peu maîtresse de son cœur que le commandeur, qui vit bien qu'il ne déplaisait pas. Tout ce qui le tourmentait c'était de ne pas savoir qui elle était ; mais Mathilde éluda toutes les questions les plus adroites ; et tout ce qu'il put obtenir fut la promesse qu'elle se rendrait encore au bal le lendemain. L'amoureux chevalier mit sur pied tous ses domestiques, afin d'apprendre sa demeure, car il la prenait pour une demoiselle d'Augsbourg. Les assistants, au contraire, frappés des soins assidus que lui rendait le comte, s'imaginaient que c'était une de ses parentes.

Le jour commença à paraître avant que Mathilde trouvât moyen d'échapper au commandeur. Lorsqu'elle fut enfin sortie de la salle du bal, elle tourna trois fois dans sa main la pomme de bois, et dit ces mots : Nuit derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle arriva dans sa chambre sans être aperçue par les valets que le comte avait apostés dans toutes les rues. En rentrant, elle renferma sa robe

de soie dans son coffre, remit ses sales habits, retourna à ses occupations, et se trouvant ainsi sur pied avant tous les autres domestiques de la maison, elle recueillit un léger éloge de la bouche de l'acariâtre femme de charge.

Jamais le commandeur n'avait trouvé de journée plus longue que celle qui suivit le bal. Chaque heure lui semblait une année. Le désir de revoir sa danseuse, et l'appréhension que cette mystérieuse belle ne trompât son attente, le tourmentaient sans cesse ; car la méfiance marche sur les pas de l'amour. Après vêpres il s'apprêta pour le bal, se para avec plus de recherche que la veille ; les trois anneaux, ancienne marque distinctive des nobles, qui ornaient le bout de sa fraise, étaient cette fois enrichis de diamants. Il fut le premier dans la salle ; son œil se portait sur tous ceux qui y entraient et attendait avec impatience l'inconnue. L'étoile du soir brillait déjà au hant du firmament avant que Mathilde eût trouvé le loisir de réfléchir au parti qu'elle allait prendre : demandera-t-elle un nouveau don à sa pomme, ou réservera-t-elle sa vertu pour une circonstance plus importante. La raison, cette sage et fidèle conseillère, la sollicitait à prendre le dernier parti ; mais l'amour parlait si haut en faveur du premier, que la raison se tut.

Mathilde demanda un habit neuf de satin rose, et une parure de diamants aussi riche que les filles des rois ont coutume d'en porter. La complaisante pomme fournit ce qu'il était en son pouvoir de donner, et le nouveau costume de bal dont Mathilde se vit en possession surpassa son attente. Elle fit sa toilette, et, à l'aide du talisman, elle arriva dans la salle où elle était attendue avec tant d'impatience. Elle était plus ravissante que la veille, et lorsque le commandeur l'aperçut le cœur lui battit de joie, il courut à elle, et lui exprima, en balbutiant, les sentiments auxquels son cœur était en proie. Pour cacher son trouble et pour se donner le temps de se recueillir, il lui proposa aussitôt de valser ; tous les danseurs se retirèrent pour laisser la salle libre à ce beau couple, qui fit naître l'admiration générale.

Lorsque la valse fut finie, Conrad offrit son bras à Mathilde et lui dit mille choses flatteuses ; mais peu à peu le langage du courtisan prit toute la chaleur de celui d'un amant sincère, et il finit par lui offrir sa main. En écoutant les discours du comte, Mathilde sentait son cœur battre de plaisir ; cependant cette modestie naturelle à son sexe ne se démentit point, et elle répondit à Conrad :

Noble chevalier, ce que vous me dites aujourd'hui de l'amour que vous ressentez pour moi ne m'offense pas, car je vous crois incapable de me tromper par des discours mensongers ; mais comment puis-je devenir votre épouse, puisque vous êtes chevalier teutonique, et qu'en cette qualité vous avez fait vœu de passer votre vie dans le célibat. Expliquez-moi donc quels moyens vous pensez employer pour que nous puissions être unis par des liens durables devant Dieu et devant les hommes. Le chevalier répondit avec franchise :

(A CONTINUER.)

